Un colloque sur le web : une règle du jeu à inventer ?

Agnès Camus-Vigué, Françoise Gaudet

▶ **To cite this version:**

Agnès Camus-Vigué, Françoise Gaudet. Un colloque sur le web : une règle du jeu à inventer ?. Réseaux : communication, technologie, société, 2004, 124. sic_00001047

HAL Id: sic_00001047

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001047

Submitted on 17 Aug 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UN COLLOQUE SUR LE WEB
UNE REGLE DU JEU A INVENTER ?

Agnès CAMUS-VIGUE
Françoise GAUDET

La diffusion des connaissances, assurée traditionnellement par l'imprimé, mais aussi par la communication orale, passe aujourd'hui par de nouveaux outils numériques qui tentent parfois de mimer, avec plus ou moins de bonheur, les médias classiques. On sait par exemple que le livre électronique peine à trouver son public, mais que dorénavant la littérature grise se transmet essentiellement par l'intermédiaire du réseau.

Que se passe-t-il lorsqu'on transfère une forme canonique de communication savante, telle que le congrès scientifique, sur le web ? L'expérience a été tentée, d'octobre 2001 à mars 2002, par une équipe associant trois partenaires venus d'horizons différents : une grande bibliothèque publique, la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou, une équipe de chercheurs internationale, réunie sous l'égide de l'association Euro-Edu, et une société franco-américaine, GiantChair Inc., spécialiste du texte numérique[1]. Le projet, annoncé comme un « événement web », était d'organiser un colloque international entièrement virtuel, et de le tenir sur un site construit à cet effet, où seraient publiées les conférences et hébergée la discussion. L'ambition affichée des organisateurs était d'unir dans une réflexion commune des chercheurs et des praticiens particulièrement concernés par les mutations de l'écrit, et d'utiliser pleinement les nouvelles

[1] Ce projet a été proposé par l'association Euro-Edu, suite à un appel d'offres lancé en 2000 par le service Etudes et recherche de la BPI, à la demande de la Direction du livre et de la lecture, pour un programme de recherche intitulé *Ecrans et réseaux, vers une transformation des rapports à l'écrit ?* L'opération a pu être réalisée grâce à une subvention particulière de la Mission de la recherche et de la technologie du Ministère de la Culture et de la communication. Elle a retenu l'attention de l'UNESCO qui lui a accordé son patronage. A noter que deux autres études ont été menées suite à l'appel d'offres, dont les résultats sont parus en 2003 aux Editions de la Bpi/Centre Pompidou : *Ecrire, Lire & récrire... objets et pratiques de l'écrit d'écran et des écrits de réseaux* : sous la dir. d'Emmanuël Souchier, Yves Jeanneret, Joëlle Le Marec ; *Schémas personnels d'interprétation et d'appropriation dans les usages des supports écrits numériques*, sous la direction de Dominique Boullier et de Frank Ghitalla.

technologies, objet du débat, comme support d'une recherche-action collective. Le dispositif se présentait ainsi comme une espèce de mise en abyme : à la fois comme une réflexion théorique sur les rapports à l'écrit numérisé, et comme une pratique collective de production et d'appropriation de textes numériques en réseau, « le tout débouchant sur un ouvrage susceptible d'être publié à la fois en format traditionnel et électronique. »[2]

Le site *www.text-e.org* constituait donc en lui même un observatoire privilégié de pratiques culturelles sur l'Internet. Le dispositif incitait à se comporter à la fois en acteur, en observateur et en commentateur de sa propre activité, et l'analyse des échanges entre les participants s'est révélée à elle seule riche d'enseignement. L'auto-analyse de notre propre expérience d'organisateurs de la manifestation ne l'est pas moins, et l'on peut imaginer sans peine que les trois partenaires de l'opération se sont livrés tout au long du colloque à une véritable observation participante ! Pour compléter ces données, le service Etudes et recherche de la Bpi a lancé une enquête en deux volets, principalement centrée sur les usages sociaux de l'écrit numérique qui se sont développés dans le cadre de *text-e*. La première étape a consisté à mettre en ligne un questionnaire sur le site, quelques mois après la clôture des débats. Cette première phase quantitative a été suivie d'une série d'entretiens, menés en face à face ou par messagerie électronique.

Un colloque entièrement virtuel

text-e était-il véritablement un colloque ou cette appellation commode ne recouvrait-elle qu'une simple métaphore ? La question a été longuement débattue par les participants, et elle a donné lieu à des discussions d'autant plus intéressantes qu'elles était principalement animées par des enseignants chercheurs : c'est-à-dire par un groupe professionnel rompu à l'exercice du colloque universitaire, et pour qui ce type de manifestation représente un enjeu social, professionnel et intellectuel fort. C'était du reste une question complexe à plus d'un titre, ne serait-ce qu'en raison de la diversité des manifestations désignées par les termes « colloque » ou « congrès » dans leur acception courante : depuis la modeste journée d'études ou le séminaire entre pairs jusqu'à la « grand-messe » institutionnelle et internationale rassemblant plusieurs milliers de participants. Forme de communication savante en vogue depuis le XIXe siècle, le congrès scientifique s'est rapidement popularisé sous ses divers avatars, au point d'en venir « à

[2] Communiqué de presse.

constituer une donnée majeure de la vie intellectuelle » [3]. L'appellation « colloque », retenue par les organisateurs de *text-e*, et qui s'est répandue dans les années 50, désigne en général des réunions moins institutionnelles que le « congrès », plus souples d'un point de vue structurel, et également plus austères, l'objectif prioritaire étant de faire avancer l'état de la recherche dans un domaine donné, au-delà du cérémonial qui entoure parfois ce type de manifestation (ce qu'Erving Goffman appelle plaisamment le « tralala social » [4]).

Un colloque se caractérise *a minima* par deux composantes, un groupe et une organisation : c'est à la fois une réunion d'individus et une structure organisée, quoique temporaire, orientée vers une production intellectuelle[5]. Formellement, *text-e* comportait un certain nombre d'ingrédients constitutifs de tout colloque : un rassemblement (ici tout virtuel) d'individus mobilisés pour un temps limité sur un projet commun et une organisation calquée sur les journées d'études traditionnelles, aussi bien dans le déroulement des opérations que dans la distribution des rôles attribués aux divers intervenants. On vit donc se succéder sur le site, entre le 15 octobre 2001 et le 15 mars 2002, dix conférenciers qui présentèrent chacun un texte de réflexion[6]. Ces conférences furent suivies de débats en ligne, ouverts au grand public, mais où des experts invités par les organisateurs prirent une part active. Les discussions étaient animées par deux modératrices, Gloria Origgi et Noga Arikha, qui jouèrent pendant six mois (et en trois langues !) le rôle de président de séance. Enfin, une publication d'actes, sous forme imprimée et électronique, couronna la manifestation.

---

[3] WAQUET, 2003, p. 118.
[4] GOFFMAN, 1987. p. 174.
[5] TAPIA, 1980.
[6] 1. Lecteurs et lecture à l'âge de la textualité électronique (Roger Chartier, EHESS, Paris) ; 2. Ce que l'internet nous a appris sur la vraie nature du livre (Roberto Casati, Institut Jean Nicod, C.N.R.S., Paris) ; 3. Lecture et écriture scientifique « dans le ciel » : une anomalie post-gutenbergienne et comment la résoudre (Stevan Harnad, The Behavioral and Brain Sciences) ; 4. Transmettre, réagir, se souvenir : le journalisme sur l'internet (Bruno Patino, Le Monde Interactif) ; 5. Le futur de l'internet : une conversation avec Theodore Zeldin (Theodore Zeldin, Oxford) ; 6. Lire : le futur digital (Jason Epstein, Random House) ; 7. Babel ou le choix du caviste : la bibliothèque à l'heure du numérique (Equipe de la Bibliothèque publique d'information) ; 8. Vers une lecture sans écriture ? (Dan Sperber, Institut Jean Nicod, C.N.R.S., Paris) ; 9. La nouvelle architecture de l'information (Stephana Broadbent et Francesco Cara, IconMedialab, Paris) ; 10. Auteurs et autorité (Umberto Eco, Université de Bologne, Italie).

Deux caractéristiques essentielles éloignaient cependant *text-e* d'un colloque traditionnel. D'une part, on l'a vu, s'il y eut bien rassemblement d'un groupe d'individus motivés par le thème de la rencontre, ce groupe ne se rencontra jamais physiquement. D'autre part, tous les échanges habituellement réalisés sous forme orale passèrent ici par l'écrit, et par un format d'écrit particulier (numérique et en réseau). Les conférences n'étaient pas prononcées mais publiées sous forme de livres électroniques, et les débats se déroulaient en ligne sur un forum asynchrone.

Or, ainsi que l'a bien montré Erving Goffman, si un auditoire s'assemble pour écouter un conférencier c'est parce qu'une conférence (ou un colloque) « est davantage que la transmission d'un texte [...] L'auditoire vient assister – en partie – à cause de quelque chose qui s'infuse dans la parole au moment de la transmission d'un texte ». Comme dans un spectacle vivant, la présence du public et la performance de l'orateur - Goffman parle de « représentation au sens théâtral du terme » - joueraient donc un rôle essentiel. De ce point de vue, le passage à la forme écrite et l'éclatement géographique des publics de *text-e* semblent rédhibitoires. Cependant, ajoute Goffman, « Le conférencier est censé donner une représentation, mais pas seulement ». En effet, ce conférencier, qu'il appelle le « locuteur », n'est pas qu'un simple animateur : il est également l'auteur d'un texte à transmettre, texte dont il assume la responsabilité intellectuelle. Quant à l'auditoire, il est motivé par l'idée que « l'accès ainsi garanti [à la pensée de l'orateur] possède un caractère rituel, au sens durkheimien et non éthologique, d'assurer à des fidèles un contact privilégié avec une entité qu'ils tiennent pour précieuse ».[7]

Il y a donc deux éléments, « la pièce » (le texte à transmettre) et le « spectacle » (l'interaction entre le « locuteur » et l'auditoire), éléments que les organisateurs de *text-e* s'étaient efforcés de conserver en programmant ce dispositif innovant. Très clairement, leur ambition n'était pas de réaliser une simple expérience de publication en ligne, mais de créer un lieu de débat et d'échange, de permettre une confrontation de points de vue sur la question des transformations des rapports à l'écrit, et surtout d'offrir une occasion unique de dialoguer avec « une entité [tenue] pour précieuse », qu'elle se nomme Roger Chartier ou Umberto Eco. De ce point de vue, pensaient-ils, l'Internet offrait des possibilités nouvelles. Ils supputaient que les visiteurs saisiraient l'opportunité de converser directement en ligne avec des penseurs de renommée mondiale, et qu'ils interviendraient volontiers dans le forum des débats - dispositif qui paraissait plus égalitaire et moins inhibant qu'une

[7] GOFFMAN, 1987, p. 194-195.

prise de parole en public. Ils espéraient que la participation serait forte, que des intervenants venus de tous horizons auraient la possibilité de s'exprimer et de dialoguer sans contrainte, sur un pied d'égalité, chacun dans sa langue, ou du moins en choisissant à son gré l'une des trois langues du colloque. La mixité sociale induite par la diversité professionnelle des conférenciers et l'ouverture au grand public était un enjeu fort de l'opération. La discussion serait vive et démocratique, déliée des limites qu'imposent l'éloignement géographique, le décalage horaire, les pesanteurs universitaires, la conscience de son statut social… En bref, les organisateurs croyaient à l'utopie fondatrice de l'Internet ![8]

L'audience de text-e

Dès son lancement, la manifestation rencontra un vif succès de curiosité, ainsi que l'attestent les statistiques de consultation du site et le nombre de téléchargements de livres numériques. Le principal défi était de retenir l'attention du public sur une période de 6 mois. Il semble qu'il ait été relevé : tous les quinze jours, 3 500 personnes différentes en moyenne se sont connectées pour prendre connaissance de la nouvelle conférence mise en ligne et des débats qu'elle suscitait. Mieux encore, l'intérêt n'a pas faibli après la clôture de la manifestation : les conférences et les archives des débats étant toujours accessibles sur le web, le site a continué à recevoir un nombre important de visiteurs. Alors que le total des visites était de 88 659 en mars 2002 (à la conclusion du colloque), six mois plus tard, fin octobre 2002, ce chiffre était passé à 202 000 : autrement dit, le site a enregistré plus de visites pendant les six mois qui ont suivi la manifestation que pendant la tenue du colloque proprement dit.

Les résultats issus de l'enquête en ligne confirment le succès de *text-e* et sa dimension internationale. Sur les 567 personnes qui ont accepté de remplir le questionnaire, 58% résident hors de France. Un peu plus de la moitié (55%) a choisi de répondre en français, 23% en italien et 22% en anglais. Ce sont pour la plupart, et ce n'est pas une surprise, des enseignants/chercheurs : (26%), des bibliothécaires/documentalistes (25%), des webmestres, des journalistes… des professions particulièrement touchées par les mutations du texte. A noter que 43% des personnes interrogées disent avoir une activité d'enseignement (y compris les 26% qui déclarent l'enseignement comme activité principale). Les hommes sont légèrement majoritaires (56%), et en

[8] Voir FLICHY, 1999.

moyenne nettement plus âgés que les femmes. La tranche d'âge la plus représentée est celle des 45-54 ans.

Ce sondage livre aussi quelques chiffres significatifs sur les pratiques des visiteurs. Le résultat le plus saillant, peut-être, et sans doute le plus décevant pour les organisateurs, est qu'une fraction importante du public (4 personnes sur dix environ) s'est contentée de lire les conférences, sans manifester de curiosité pour la discussion. Autrement dit, pour ces visiteurs, l'intérêt de *text-e*, c'était la publication, à intervalles réguliers, de textes de qualité, écrits par des auteurs renommés. Ils en retirent, déclare un usager du site, *en gros les mêmes bénéfices que ceux que peut apporter la lecture de bons articles dans une revue, avec un plus lié à l'accessibilité immédiate*[9]..

Pour les autres, les plus nombreux et les plus proches du projet initial des organisateurs, l'intérêt de la manifestation tenait aussi, et peut-être surtout, à la possibilité de discuter avec *un groupe de personnes qui partagent [leurs] intérêts intellectuels*. Même si la participation aux débats a été faible, comme il est de règle aussi bien dans les forums que dans les colloques traditionnels[10], nombre de visiteurs ont vivement apprécié *la gratification psychologique de se sentir appartenir à une communauté communicante*[11] Ici la métaphore convoquée n'est pas celle de la revue (une publication régulière d'articles) mais bien celle du colloque : un lieu de publication des idées certes, mais donnant lieu à discussion, cette discussion étant rendue possible par le rassemblement pendant un laps de temps relativement court de personnes motivées par un thème de réflexion commun.

Conférences vs débats : deux usages du texte numérique

De quelle manière les usagers ont-ils pris connaissance des données disponibles sur le site ? Il apparaît que dans la majorité des cas (58%), les conférences ont été lues en ligne. Malgré tout, 42% des usagers ont éprouvé le besoin de revenir au papier pour prendre connaissance de ces communications. En revanche, seules 17% des personnes interviewées

[9] Réponse à l'enquête en ligne à la question : « Quels bénéfices avez-vous tirés [du colloque] ? »
[10] Seuls 8,6 % des répondants au questionnaire en ligne déclarent être intervenus dans les débats.
[11] *ibid*

déclarent avoir imprimé les débats, consultés en ligne à une écrasante majorité.

Ces usages différenciés sont sans doute à mettre en relation avec les statuts des différents textes proposés sur le site. Il y a, en effet, deux sortes de textes en jeu dans *text-e* :

- Les textes offerts par les organisateurs (les conférences), qui paraissent sur le site à intervalles réguliers, qui font l'objet d'annonces, d'une mise en page soignée,… autrement dit les textes *publiés* ;

- Les textes produits par les participants (les débats), qui donnent lieu à des pratiques de lecture / écriture différentes dans la mesure où il s'agit d'une production collective, qui s'élabore progressivement et par interaction.

Les 21 entretiens approfondis menés auprès d'un échantillon d'usagers où dominent, comme dans la phase quantitative, les enseignants-chercheurs et les bibliothécaires, confirment ces usages et pratiques différenciés. On constate par ailleurs que les personnes qui ont participé aux débats ont construit des représentations de *text-e* en projetant sur la manifestation des images tirées des colloques dont ils sont familiers (séminaires de spécialistes ou au contraire colloques grand public, etc.) Plus largement, les entretiens sont révélateurs du jeu social qui s'est engagé à l'occasion du colloque.

Nous aborderons ces questions successivement. La première partie de l'article sera consacrée aux modes d'appropriation des textes offerts sur le site (en particulier les textes du premier type, ceux qui jouissent du statut de textes édités). Nous nous intéresserons ensuite aux effets du passage de l'oral à l'écrit et examinerons plus particulièrement les interactions qui se sont développées sur le forum des débats.

Papier ou écran ? Des usages différenciés.

Dès le début du colloque, Michael Gorman est intervenu dans le débat consacré à la conférence de Roger Chartier pour poser la question-clé : *Dans ce forum électronique soigneusement élaboré, combien d'entre nous ont en fait lu le texte de Chartier sur leur écran ?* [12] Paradoxalement en effet, ainsi qu'il a été dit supra, une fraction importante des visiteurs a pris connaissance

[12] GORMAN, 2003, p. 30.

des conférences sous forme de tirage papier. Pourquoi donc imprimer (et pourquoi plutôt les conférences), pourquoi ne pas imprimer (les débats, consultés en ligne à une écrasante majorité) ? Nous avons fait l'hypothèse que cette différence de traitement était le signe d'une différence de statut entre les divers textes disponibles sur le site, hypothèse que viennent confirmer les entretiens.

Sans doute, certains de nos interlocuteurs, pourtant tous familiers de l'Internet, mettent en avant de simples questions de confort. Ils avouent avoir du mal à lire à l'écran, notamment des textes longs (ici les conférences[13]) ; ils dénoncent la posture de lecture incommode imposée par l'écran fixe, la difficulté à orienter le texte par rapport à son corps (*Le texte, pour que le lecteur soit confortable, a besoin d'être couché, pas debout, voilà !*[14]). Mais les raisons les plus souvent invoquées sont bien liées à l'usage qui est fait des différents écrits disponibles sur le site ; M. Gorman résume en quelques mots des occurrences fréquemment rencontrées dans notre corpus :

> En ce qui me concerne je ne l'ai pas fait [lire à l'écran], ma priorité principale ayant été, en examinant chacun des trois formats [Adobe e-book, Microsoft Reader, et xml, le format d'affichage à l'écran], de trouver le moyen d'imprimer le texte pour que je puisse l'étudier, l'annoter et le lire dans le train.[15]

Pour M. Gorman, et pour d'autres, imprimer, c'est d'abord pouvoir différer la lecture, la repousser à un moment de disponibilité (dans le train), ou la réserver à la sphère du privé : critère essentiel pour les bibliothécaires de notre corpus qui, avec un bel ensemble, estiment illégitime de lire sur leur temps de travail ! Le papier a pour lui la *portabilité,* on peut *l'emmener avec soi*, pour le lire à son rythme. Notons cependant que trois personnes, certes minoritaires – et nettement plus jeunes que la moyenne de l'échantillon –, estiment au contraire que la mobilité, c'est le numérique. Le premier a l'habitude de lire sur son Palm *tout simplement,* dit-il*,*

> parce que je l'ai toujours avec moi chargé de plusieurs bons livres, et que sa forme se prête tellement bien à l'avoir très souvent dans la main, qu'il a fini

[13] « C'est vrai que je lis beaucoup sur écran, mais des choses qu'on peut happer comme ça, mais ça, c'était, je crois que c'était fait pour être lu en séance longue… j'avoue que, pour un texte long, je préfère de loin le papier » [Entretien n° 19, homme, bibliothécaire].
[14] *ibid*.
[15] GORMAN, 2003,. p. 30.

> par devenir l'objet que j'utilise le plus fréquemment pour lire quand je suis loin de mon bureau[16].

La seconde ne possède pas encore de Palm mais, si cela avait été le cas, elle aurait

> peut-être téléchargé les textes pour les lire dans le métro. On s'adapte tout à fait aux supports si on en a l'usage. L'homme est un mutant. [Entretien n° 20, Femme, animatrice d'un site littéraire]

Quant au dernier, il considère qu'un texte en ligne est toujours disponible, à partir de n'importe quel ordinateur connecté, et que dès lors,

> on peut, avec un accès Internet, […] y accéder à son rythme. [Entretien n° 13, homme, bibliothécaire]

Repousser le temps de la lecture n'est pas signe d'un mépris pour le texte, bien au contraire. Il faut trouver le temps de *l'étudier, l'annoter*[17]. On imprime aussi les conférences pour les lire à tête reposée, alors qu'on survole ou qu'on se désintéresse parfois de la discussion. Parmi nos interlocuteurs, nombreux sont ceux qui pourraient reprendre à leur compte la phrase de J. Le Marec : *Pour lire vraiment j'ai besoin d'imprimer*[18]. Si l'écran favorise une lecture « en diagonale », une lecture « d'écrémage », la lecture active appelle encore souvent le papier, qui permet le griffonnage, le surlignage, l'annotation, ceci très souvent pour produire à son tour un texte : c'est ainsi qu'on prépare une réponse à Roger Chartier ou une intervention dans un débat.

> Donc, en fait, quand certains textes m'intéressaient, pour avoir le temps d'y répondre, puisqu'en fait on est dans une pratique d'écriture, donc de réflexion et de recul, et qu'on a cette possibilité-là, différente de l'oral… ces textes-là, je les ai tirés. Je les ai tirés et j'ai pris ma petite plume avec mes petits poings (rire)… et je les ai annotés. [Entretien n° 11, homme, universitaire]

On trouve aussi dans notre corpus quelques contre-exemples, des virtuoses du couper-coller, qui préfèrent lire à l'écran pour récupérer immédiatement les portions du texte qu'ils réinjectent dans leur propre contribution afin des les commenter : le conférencier S. Harnad (un assidu des débats) en est un

[16] McCLOUD, 2003, p. 33.
[17] GORMAN, 2003, p. 30.
[18] Entretien avec les auteurs.

bon exemple. Mais au fond la démarche est la même : que l'on imprime sur papier, ou que l'on récupère des citations à l'aide d'un traitement de texte, dans les deux cas, on copie ce que l'on juge digne d'être noté, travaillé et éventuellement conservé. Car on imprime aussi *pour garder trace*.

Les conférences : un statut « d'imprimabilité »

> Quand je dis que j'imprime systématiquement ce sont les articles. Par exemple […] je n'avais pas du tout le même comportement par rapport aux articles que par rapport aux commentaires […] Comme si j'établissais moi-même la dichotomie, de façon implicite, alors que, il était nullement spécifié que les commentaires n'avaient pas un statut écrit. Moi je donnais [aux articles] un statut d'imprimabilité. [Entretien n° 14, homme, universitaire]

Cet universitaire identifie clairement la différence de statut que la plupart des interviewés ont perçue sans l'exprimer nécessairement de manière aussi nette : nous venons de voir que tous, ou à peu près, ont usé différemment des deux types de textes, et qu'ils ont accordé, d'une manière générale, une valeur supérieure aux conférences. En quoi la conférence se distingue-t-elle d'une intervention dans la discussion ? On peut proposer diverses hypothèses. La notoriété des auteurs, la longueur et la complexité des conférences, suffiraient par exemple à expliquer que celles-ci soient d'entrée de jeu considérées comme des textes de référence. Cependant, certains commentateurs bénéficient d'une renommée égale, et les interventions dans les débats, souvent de qualité, ont parfois pris la forme de véritables petites communications. Une autre explication, également vraisemblable, est que certains textes (les « articles ») ont été immédiatement perçus comme achevés, validés, édités au sens intellectuel du terme, et d'autres non. Ce qui n'est pas en soi très étonnant, la métaphore du colloque induisant à elle seule une dichotomie entre les deux types de production, en renvoyant les conférences plutôt du côté du texte préparé, destiné à être publié sous forme écrite (les actes), contrairement aux débats, proposés ici comme une simulation de discussions orales, spontanées, éphémères (même si dans les deux cas, en réalité, *c'était clairement une situation écrite*, voir infra.)

De fait, les conférences publiées sur *text-e* ont fait l'objet d'un travail éditorial, à la fois intellectuel et matériel, et ceci bien avant la publication des actes. Le colloque a d'une certaine façon été conçu comme un ouvrage collectif, les conférenciers ont été soigneusement sélectionnés, et cette opération de « filtrage », pour reprendre terminologie d'Umberto Eco, n'a

pas échappé aux personnes interrogées[19]. Les textes ont été relus, corrigés et validés par les auteurs et les deux éditrices. Ils ont été maquettés avec un logiciel de PAO, 30 petits livres électroniques ont été fabriqués auxquels il a été attribué un ISBN,… En bref, la question de l' « autorité » du texte, ne se posait aucunement dans ce contexte.

Cependant, si les personnes interrogées ont apparemment perçu le travail éditorial effectué sur les textes, elles ne semblent pas, de ce point de vue, établir une différence entre les différents formats proposés sur le site.

> Il y a pas eu de rupture [après le téléchargement du livre numérique], enfin je ne me suis pas dit qu'à ce moment là j'avais affaire à un autre type de texte que le texte. [Entretien n° 1, femme, universitaire]

La dimension supplémentaire apportée en principe par le livre numérique (par rapport au html brut) semble avoir complètement échappé, quand elle n'est pas carrément niée :

> J'ai noté, dès le départ cette idée que peut-être la forme […] constituait plus un obstacle qu'un faire-valoir […] parce que je n'avais pas du tout envie…Enfin, je ne demandais absolument pas à ce qu'on me présente les textes sous cette forme. Enfin, je me serais bien contenté des textes bruts.[Entretien n° 8, homme, bibliothécaire]

Le choix du support de lecture s'effectue sur de simples critères de commodité, et nul ne semble établir de hiérarchie entre les divers formats électroniques. En revanche, la publication finale sous forme imprimée traditionnelle continue à représenter un enjeu éditorial fort, que certains ont perçu d'emblée, pour s'en réjouir ou le déplorer. Pour les uns, cette publication allait de soi : *Dès le début, j'ai pensé qu'il y aurait un livre derrière*[20]. Certains ont attendu le livre pour prendre connaissance des textes.

> Les documents étaient très longs, les débats prenaient trop de temps. Je suis sur le web toute la journée, dès que je vois quelque chose d'un peu long, d'intéressant, j'attends la forme papier. [Entretien n° 20, Femme, animatrice d'un site littéraire]

---

[19] Réponses à l'enquête en ligne : la « qualité et la diversité des intervenants » arrivent en deuxième position dans la liste des points forts du colloque, après « la richesse des thèmes et des opinions ».

[20] [Entretien n° 10, homme, universitaire]

D'autres, au contraire, considéraient qu'il y avait contradiction entre le dispositif et la publication sous forme traditionnelle :

> Je me disais que pour être cohérent avec lui-même, le dispositif ne pouvait pas générer des actes sinon, ils se torpillait lui même... Enfin, vu le côté militant justement... je me suis dit que probablement, il ne générerait pas d'actes. [Entretien n° 1, Femme, universitaire]

Au total, si les utilisateurs du site établissent une hiérarchie entre les conférences et les débats, ils n'accordent pas, pour autant, la même légitimité à la conférence électronique qu'à un article édité dans une revue imprimée :

> Je crois que c'est un format intermédiaire […] on peut avoir aujourd'hui des inquiétudes quand on est sollicité par les revues en ligne, de savoir si c'est vraiment une revue. [Entretien n° 3, Homme, universitaire]

Cet universitaire reconnaît qu'il est mal à l'aise avec un dispositif éditorial dont il maîtrise mal les enjeux en terme de diffusion et de lectorat. La volonté des organisateurs de publier les actes sous forme de monographie imprimée est également significative. A l'heure actuelle, il est probable qu'un texte en sciences humaines gagne toujours en légitimité, s'il est publié de manière traditionnelle.

Les débats : entre l'écrit et l'oral

Même s'il a généré des actes, de manière tout à fait classique, *text-e* n'était pas un colloque ordinaire. Dans une intervention sur le forum des débats, Emmanuël Souchier remarque que ce dispositif de communication

> privilégie l'écrit sur l'oral et fait passer une pratique sociale d'un registre communicationnel à un autre (de l'oral à l'écrit) imprimant un rythme, des modalités, des procédures d'échanges et de régulation spécifiques. La forme sociale de l'échange est profondément bouleversée. Nous ne sommes plus en salle, dans un contexte commun, dans un rapport socialisé où tout un rituel et des pratiques de sociabilité régulent l'échange. Les rapports de pouvoir, de hiérarchie, de séduction propres à l'oral prennent une autre forme. Littéralement, ils se " trans-forment " et se donnent à voir ou à lire, à travers un autre espace sémiotique qui est précisément celui de l'écriture [...] La question du temps y est également essentielle. Nos temps ne sont plus les mêmes : d'un temps de colloque commun, nous passons à des temporalités

> personnelles, professionnelles qui n'ont plus de lien. La question du temps se décline également selon les modalités de l'échange : un échange oral n'a pas la même temporalité qu'un échange écrit et les conditions même de nos échanges écrits n'ont plus de commune mesure[21].

Cependant, à la lumière des entretiens, il apparaît que l'hégémonie de l'écrit n'est peut-être pas ce qui distingue le plus radicalement *text-e* d'un colloque traditionnel. S'il n'est pas question ici de nier les effets de la forme écrite sur les échanges, une autre caractéristique, propre au dispositif de communication retenu, le forum, nous semble tout aussi essentielle. Le forum est en effet un outil qui se caractérise par une « quadruple dimension, écrite, asynchrone, publique et structurée » [22]. A la suite de F. Mangenot, nous estimons que « c'est la dimension publique des échanges qui constitue la principale spécificité des forums en modifiant profondément le cadre communicationnel. » Sur le site de *text-e*, la discussion ne s'est pas déroulée entre pairs, dans un espace clairement circonscrit, mais devant un public virtuellement infini. Ce contexte n'a pas été sans incidence sur le déroulement de l'opération ni sur le sentiment d'appartenance (ou les difficultés à construire un sentiment d'appartenance) à une *communauté communicante.*

Le forum des débats

Patrick Rebollar, qui use indifféremment des termes « liste de discussion » et « forum », estime que la métaphore du forum antique, évocatrice de promiscuité, de spontanéité, de discussions éphémères, n'est guère appropriée pour qualifier ces outils. La discussion via le net exclut la co-présence et semble illimitée dans l'espace et dans le temps (certains lecteurs trouveront des messages par hasard, des années après leur expédition, via la recherche d'un moteur)[23]. Cependant l'image du forum, de l'échange agile et spontané, est au cœur du dispositif communicationnel mis en place dans *text-e*. Le modèle invoqué est, nous l'avons vu, celui des discussions relativement informelles qui suivent un exposé dans un colloque traditionnel. L'espace de discussion de *text-e* diffère donc très sensiblement du dispositif éditorial construit sur le même site pour publier les conférences, lequel ne

[21]. SOUCHIER, 2001.
[22] MANGENOT, 2003.
[23] REBOLLAR, 2002.

cherche nullement à mimer la conférence orale. A l'inverse, le dispositif communicationnel est révélateur, note E. Souchier, des

> choix des concepteurs et [de] la représentation qu'ils se faisaient de l'échange souhaité, plus proche de la joute orale que de l'écrit savant. […] Ce qui compte, et qui est ici privilégié, c'est le " texte courant ", aussi la préférence implicite est-elle donnée aux petits textes pour des échanges assez courts (le texte long étant handicapé par ces conditions de lecture)[24].

Ce « texte courant » est à rapprocher de l'« écriture quasi-orale », telle que la décrit Philippe Hert, en se fondant sur deux ethnographies d'interactions entre scientifiques via l'Internet [25]. « Ce que j'entends par quasi-oralité », écrit-il, « est cet ensemble à la fois discursif et technique qui se déploie, comme dans la narration romanesque (…) pour faire adhérer le lecteur à la vraisemblance de ce qui est désigné, et pour lui faire oublier qu'il s'agit d'une écriture produisant ses effets ». Il ne s'agit pas simplement d'une proximité formelle avec les échanges oraux (style relâché, dépendance du contexte, réactions immédiates, etc.) mais davantage d'une « utilisation de l'écriture qui ne mime pas forcément l'échange oral, mais qui tente d'étendre l'écriture aux fonctions de l'oralité [afin de] conférer à l'écriture une capacité à créer un sens du collectif ».

Ces deux qualités espérées de l'écriture « quasi-orale » (liberté de ton, contribution à un sens du collectif), correspondaient bien à l'ambition des organisateurs de *text-e* mais aussi aux attentes des participants. Les premiers souhaitaient susciter une réflexion collective au travers du dispositif. Les possibilités offertes par les réseaux numériques permettaient d'espérer que les débats autour des conférences dépasseraient l'exercice un peu formel des questions-réponses, qu'un échange plus libre pourrait s'instaurer, échappant aux contraintes habituelles. *Il y a une espèce de contradiction très intéressante,* note de son côté une participante,

> l'Internet et l'écriture figent la pensée de chacun mais en fait augmentent la possibilité d'un dialogue très frais. Donc c'est très différent par rapport à un colloque normal. Dans un colloque normal, il y a toute une série de règles, je parle un quart d'heure, tu parles vingt minutes et ensuite on discutera, ce qui fait que c'est une forme très traditionnelle finalement de débats télévisuels, tandis que la forme virtuelle du colloque, je trouve, quelque part augmente la liberté du dialogue. [Entretien n° 12, femme, écrivain]

[24] SOUCHIER, 2001.
[25] HERT, 1999.

On peut effectivement s'interroger sur « l'oralité spontanée » de certains colloques traditionnels. N'est-ce pas un mode d'expression formalisé et déjà « contaminé » d'écrit ? On sait que les conférences sont généralement préparées à l'avance, qu'elles sont parfois lues, le niveau de langue requis est soutenu, même dans les discussions, les enjeux de publications ultérieures ne sont jamais loin…[26]. Il existe, à l'inverse, des communications écrites qui ne sont pas académiques, qui autorisent une écriture plus libre, comme les correspondances privées. Il convient donc de ne pas se laisser guider par cette opposition intuitive entre un oral spontané et un écrit formel, mais de réfléchir en termes de formes de communication, dont chaque variété est associée à des contraintes, mais aussi à des opportunités différentes.

Les concepteurs du colloque virtuel souhaitaient vivement profiter de cette nouvelle forme de dialogue pour faire l'économie des contraintes académiques et ouvrir largement discussion à tout internaute intéressé. Pour autant, la qualité des débats devait être assurée. Cette libre conversation demeurait, avant tout, un échange entre spécialistes invités ès qualités, ce qui supposait l'instauration d'une discussion critique de haut niveau.

> Nous voulions donner une opportunité à la culture « haute » de prendre l'Internet au sérieux, de s'exprimer sur les effets du réseau sur la transformation de notre rapport au texte[27]

écrit Gloria Origgi dans son introduction aux actes du colloque. Cette volonté de se démarquer du modèle courant des forums est visible dans les choix graphiques opérés lors de la conception du site – simplicité de la présentation, sobriété des couleurs... Imposer un certain niveau de dialogue, mais dans un lieu accessible à tous, comment satisfaire à ces contraintes qui peuvent sembler antagonistes ?

Observons que pour nos interlocuteurs, il n'y a pas antagonisme, mais une sorte de cumul de potentialités. Ainsi, dans l'esprit de beaucoup de participants, ce type de montage, tout en se situant clairement dans le registre de l'écrit (*je pense que c'était clairement une situation écrite, tout le*

[26] Cette dimension écrite du colloque a été identifiée par Gloria Origgi comme une des propriétés qui rendent cette forme de communication particulièrement apte à la mise en réseau sur internet. ORIGGI, 2003 [1]
[27] ORIGGI, 2003 [2]

monde le savait… Il y avait un ordre du texte, un formatage[28]…), était susceptible d'amener une écriture affranchie de certaines conventions sociales. Ce colloque écrit (*un écrit coulé dans une forme communicationnelle pensée selon un régime de l'oral*[29]) suscite des attentes fortes au plan de l'échange :

> J'avais des attentes et des fantasmes. Mes fantasmes… c'était le côté, à la différence d'un colloque, le côté accessible d'un dialogue qui mobilisait énormément de gens, de gens qui n'appartenaient pas tous à la même communauté. Donc ça, a priori, c'était très attirant de voir dialoguer Chartier, enfin beaucoup de monde... une communauté qu'on associe habituellement plutôt à la communauté silencieuse de l'écrit. [Entretien n° 1, femme, universitaire]

Comme le souligne l'historienne Françoise Waquet, notre société fondée sur l'écrit valorise néanmoins l'idée selon laquelle la conversation scientifique participe à la construction d'un ordre du savoir[30]. La capacité du chercheur à laisser une parole informelle s'installer et circuler entre lui et ses pairs est une des conditions de sa créativité. De ce point de vue, les réseaux numériques sont perçus comme des outils rêvés pour susciter, poursuivre et donner une ampleur nouvelle à ces discussions. L'espoir de trouver des interlocuteurs au-delà des regroupements institutionnels ou des cercles habituels a représenté visiblement une motivation importante pour entrer dans l'espace des débats de *text-e.*

Comprendre la règle du jeu

En dépit de ces très fortes attentes, les participants ne se sont pas engagés à la légère dans le dispositif. On observe qu'ils ont tout d'abord évalué soigneusement l'environnement du colloque virtuel :

> Je suis allé voir, j'ai jeté un œil général. J'ai regardé les gens qui étaient susceptibles de pouvoir pondre des textes intéressants. Il y a des tas de gens que je ne connaissais pas. [Entretien n° 11, homme, universitaire]

Faut-il en conclure que ces internautes chevronnés ont suivi les règles de politesse en vigueur sur le Net (la « Netiquette »), et précisément celle qui

[28] [Entretien n° 10, homme, universitaire]
[29] SOUCHIER, 2001.
[30] WAQUET, 2003.

« préconise aux participants à un forum de passer par une phase préalable d'initiation aux règles du groupe avant d'y entrer »[31] ? On peut tout aussi bien noter qu'ils ont spontanément adopté la même attitude que dans la vie courante : ils n'auraient sans doute pas procédé autrement dans un colloque traditionnel. Dès leur arrivée, ils auraient sûrement cherché à identifier des têtes connues, repéré les diverses commodités, consulté la liste des participants et pris leurs marques dans ce nouvel environnement en faisant appel à leur connaissance du milieu et à des souvenirs d'expériences antérieures.

Erving Goffman a décrit avec subtilité la façon dont l'ordre social s'organise à partir d'un répertoire de situations, en fonction desquelles les acteurs identifient et font jouer un certain nombre de codes. Face à une situation nouvelle, les visiteurs du site vont précisément chercher à repérer les codes en vigueur, en s'appuyant leur expertise en matière de colloques traditionnels :

> Tout de suite, j'ai regardé […] donc j'ai vu au début qu'il y avait une certaine règle du jeu, des gens qui étaient conférenciers, des gens qui étaient participants et puis les autres qui regardaient plutôt. Donc ça, j'avais compris dès le début, j'avais bien vu que je n'étais pas conférencier mais que j'étais participant. Ça faisait partie de la règle du jeu. [Entretien *n° 40, homme, universitaire]*

Entrer dans l'espace des débats, c'est accepter (ou non) de se conformer à une *règle du jeu* tacite. Il ne suffit pas de suivre les recommandations générales de la « Netiquette », il faut repérer et observer les normes propres à ce forum particulier, sauf à prendre le risque de verser dans le ridicule. Les intervenants doivent, par exemple, trouver le ton juste, entre le discours universitaire et la conversation de salon, ce qui n'est pas si simple dans ce contexte. Au sein de cette assemblée de spécialistes, on se sent *évidemment un peu impressionné par les gens qui étaient là,* très conscient qu'*il ne faut pas dire n'importe quoi.* On s'efforce en conséquence d'écrire comme s'il s'agissait d'*un article, mais de façon un peu plus détendue,* sans perdre sa spontanéité :

> Et moi j'ai joué le jeu là, alors très spontanément, je l'ai fait très spontanément, je l'ai fait suivant une modalité que j'ai retrouvée chez quelques-uns des contributeurs et qui consistait au fond à dire « je vais réagir au texte, une idée me vient mais comme c'est de l'écrit effectivement, qu'on

[31] Cf. MARCOCCIA, 1998.

> n'a pas l'oral, je vais la mettre dans une forme quand même un peu travaillée » […] J'ai trouvé que le jeu était plaisant à jouer avec les gens qui avaient trouvé un peu spontanément les mêmes règles que celles que j'avais identifiées moi-même. [Entretien n° 17, homme, universitaire]

A ce jeu, les universitaires possèdent malgré tout une longueur d'avance.

> Il y avait d'un côté des spécialistes. Ils ont un jargon, mais il y avait une sorte de condensé de pensées faisant référence aussi peut-être à d'autres choses, à des disciplines, à des discussions ailleurs, qui pour moi étaient très concentrées. [Entretien n° 19, homme, bibliothécaire]

De fait, il semble que les universitaires aient rapidement pris la main dans les débats. Leur capacité à construire une argumentation, à dominer un arsenal théorique et à proposer des thèses nouvelles a visiblement impressionné les professionnels invités. D'emblée, les universitaires ont donné un certain ton aux discussions, instauré un style de texte doté de contraintes formelles, d'un niveau d'argumentation et de spécialisation dont les entretiens montrent qu'il a valu comme norme. Ces caractéristiques ont contribué à exclure ceux qui ne pouvaient ou ne souhaitaient pas rédiger des textes selon ce modèle.

La première règle du jeu, la tactique de base, consiste en effet à n'entrer dans le débat qu'équipé de pied en cap, armé d'un texte de qualité. C'est-à-dire d'un texte longuement travaillé, fort peu spontané. Aussi la plupart des participants ont-ils préparé leur intervention sur un traitement de texte, avant de la poster sur le forum.

> Non, je n'ai pas écrit directement dans la fenêtre [de la messagerie du forum]... J'ai écrit, j'ai imprimé, j'ai relu deux - trois fois, j'ai fait relire par des copains... J'ai bétonné. [Entretien n° 4, homme, universitaire]

Le texte est construit – à l'image d'un bâtiment – solidement renforcé, dans la perspective de pouvoir être exposé aux regards acérés et, éventuellement, aux critiques des autres visiteurs. Ce travail a évidemment des effets positifs sur la qualité des débats :

> Au lieu de dire des bêtises, on fait une autocensure, on devient plus intéressant, toujours, quand on fait un effort.[Entretien n° 12, femme, écrivain]

La forme compte autant que le fond ; les participants reconnaissent avoir porté une attention extrême à la formulation de leurs textes.

> On avait la possibilité de l'imprimer, de l'écrire, de laisser le temps aux gens de le lire et puis de le dire dans une forme qui était soignée quand même. C'était ça, et donc moi je pouvais m'appliquer pour exprimer les choses en les travaillant. Je me souviens que j'ai écrit un ou deux textes de dix lignes, et j'y ai passé, peut-être, je ne sais pas, trois quarts d'heure, ou une heure, un truc comme ça. [Entretien n° 17, homme, universitaire]

Plusieurs personnes déclarent avoir renoncé à intervenir, faute de disposer d'un temps suffisant, d'avoir *au moins deux heures à consacrer, à faire un texte qui se tienne*[32]. D'autres ont abandonné après avoir eu le sentiment de ne pas jouer dans le ton :

> Je me suis demandée si mon mode d'intervention de toute façon était pertinent parce que j'ai vu qu'il y avait des textes longs, très préparés justement qui tombaient,... qui disqualifiaient sérieusement le mode d'intervention réactif de type forum. Or, du coup, ça devenait incompatible avec le temps, enfin du coup, il faut s'investir énormément, c'est à dire comme la barre montait… et je me suis dit : … je me ridiculise avec mes petites réactions comme ça.... C'était hors de portée pour moi de préparer des textes de cette consistance… [Entretien n° 1, femme, universitaire]

Une arène intellectuelle

L'idée que la barre a été placée très haut par des universitaires identifiés comme les meneurs de jeu semble assez généralement partagée. *Je n'avais pas assez de recul... enfin, d'arrière-plan pour pouvoir intervenir, je trouvais que c'était vraiment de trop haute volée*[33]*... Lui, il a joué le jeu le premier, donc on s'est dit : OK. Il met le niveau*[34]. Ce jeu mené de main de maître n'est pas un simple passe-temps, un divertissement au sens pascalien, *c'est une espèce de compétition parce qu'il faut vraiment trouver le truc très intelligent...*[35]. Un certain nombre de participants ont perçu *text-e*, de manière positive ou négative, comme une sorte de championnat intellectuel de haut niveau. Le colloque virtuel offre l'occasion grisante – et angoissante – de se mesurer avec des penseurs de renommée mondiale, mais aussi de

[32] [Entretien n° 22, homme, sociologue]
[33] [Entretien n° 13, homme, bibliothécaire]
[34] [Entretien n° 4, homme, universitaire]
[35] [Entretien n° 1, femme, universitaire]

s'imposer dans sa spécialité, de marquer son territoire intellectuel, et d'évaluer celui des autres.

> Notamment dans la série je marque mon territoire dans cette enceinte intellectuelle et tu as pu remarquer... Bon, K.. écrivait un peu vite mais il écrit toujours un peu vite mais c'était quand même assez soigné ce qu'il écrivait... R… aussi, tu sentais qu' il n'avait pas écrit ça en 34 secondes… [Entretien n° 4, homme, universitaire]

Le « territoire », l'« enceinte intellectuelle », la « joute orale »,… Ces mots viennent spontanément aux lèvres des personnes interviewées. La joute est ce combat, cet affrontement où chaque adversaire essaie de supplanter l'autre en en faisant des prouesses, ce qui suppose de faire étalage de son habileté et de se montrer le meilleur. En nous inspirant du travail de Nicolas Dodier sur « les arènes des habiletés techniques[36] *»,* nous dirons que ce colloque virtuel a constitué une *arène*. Rédiger une intervention, pour ces professionnels de l'écrit, c'est faire preuve de sa « valeur », de sa capacité technique et intellectuelle à dominer la communication écrite. Or, dans le cadre de *text-e*, l'exercice se présente comme une épreuve à haut risque, et ceci pour plusieurs raisons. Tout d'abord, précisément, parce que la « joute » se déroule par écrit et que l'écrit laisse des traces :

> Ceci comporte un stress supplémentaire quand on écrit son intervention. C'est exactement pour ça que j'ai écrit mon intervention sur le traitement de textes parce que j'étais consciente du fait que ça allait rester... et ça, ça peut donner un peu de stress quand on écrit. Ça ne fait que de rajouter à mon avis de l'intérêt, parce qu'il y a un plus grand respect pour les gens qui t'écoutent et qui te lisent. [Entretien N° 12, femme, écrivain]

Malgré tout, l'essentiel est peut-être ailleurs, dans la conscience que cette épreuve est publique, et que les « jouteurs » s'y engagent personnellement, contrairement à ce qui se passe sur les forums ordinaires, où l'anonymat est courant. La « joute » ne se déroule pas dans un champ clos, uniquement entre pairs, mais devant une audience virtuellement infinie, celle de l'Internet. Les participants savent que les forums comptent en général beaucoup d'« épieurs » silencieux, et ils mesurent mal l'audience de *text-e*, ce qui est visiblement source de malaise (*Je me suis demandée s'il y avait beaucoup de gens qui étaient spectateurs.)* S'il est déjà intimidant de s'exprimer devant les experts officiellement invités, il est peut-être plus

[36] DODIER, 1993.

difficile encore de prendre la parole sans savoir précisément à qui l'on s'adresse :

> Et, deuxième chose, une angoisse parce que tu ne maîtrisais pas l'identité des gens qui allaient lire… Et c'est une angoisse, une peur sans objet finalement, qui était liée au flou sur l'identité de qui est en face. Tu n'avais pas peur du fait que tu écrivais pour quelqu'un, tu avais peur du fait que tu ne savais pas à qui c'était destiné. [Entretien n° 14, homme, universitaire]

> Alors dans un colloque, ces trucs là ne sont pas graves parce qu'en fait dans un colloque, soi disant tu fais une réponse, tu fais un topo... Si personne ne réagit à ça, tu n'es absolument pas affecté, pas du tout. Parce que de toute façon, tu n'en attends pas tant. C'est une espèce de réflexion en public bien souvent qu'on fait comme ça et qu'on formalise en public mais on n'attend pas nécessairement... Mais là, c'est différent parce que comme c'est un grand silence, on ne sait pas qui lit, qui ne lit pas, donc l'attente de la réponse, elle est beaucoup plus... plus forte. [Entretien n° 1, femme, universitaire]

Il y a une difficulté parfois insurmontable à réfléchir à haute voix, et par là même à se mettre à découvert, sur un forum public. Ce phénomène a déjà été identifié par Ph. Hert, dans l'étude précitée. L'analyse des interactions produites par des scientifiques sur deux listes de discussion, l'une largement ouverte, l'autre réservée à une petite communauté locale, lui a permis de démontrer que seule la deuxième offrait « la possibilité de reformuler "publiquement" les positions de chacun et d'"expérimenter" les différences qui existent dans une communauté de recherche. » Dans le cas précis de *text-e*, les participants étaient manifestement très conscients de ne pas être « entre soi » : situation qui pouvait être perçue comme favorable à une prise de risque bénéfique, à un dépassement de soi, ou au contraire comme bloquante et néfaste à la production d'une contribution originale.

> Avec les bibliothécaires, [sur biblio.fr, la liste professionnelle des bibliothécaires], il y a un peu un "entre soi". Alors que là, il n'y en a pas du tout. C'est son intérêt d'ailleurs. C'est interdisciplinaire. Donc c'est risqué [Entretien n° 19, homme, bibliothécaire]

> Il y avait une constipation permanente... une rétention, je crois avoir écrit des brouillons, que je n'ai jamais envoyés, je ne les ai pas lâchés. C'est une sorte de rétention qui était liée à cette sorte d'angoisse, de difficulté qui était cette conscience que ça allait se transfigurer en quelque chose d'écrit. Qui ensuite allait être livré en pâture à tout un public. [Entretien n° 14, homme, universitaire]

Une économie de l'écrit

Ainsi que l'on fait remarquer plusieurs personnes interviewées, la *règle du jeu* aurait pu être différente. On aurait pu décider, par exemple, que les échanges seraient anonymisés, et que les producteurs de textes se positionneraient comme « writers » et non comme « authors », selon la distinction établie par Roger Chartier[37]. Mais la règle en vigueur dans *text-e* voulait au contraire que chacun endosse la responsabilité de ses écrits.

> On est dans un régime d'écriture qui est quand même fondé sur la notion d'auteur, qui n'a pas été rompu par text-e. On aurait pu imaginer que text-e rompe ce régime d'écriture fondé sur l'auteur. Donc par exemple, dire, les textes sont anonymes, ou alors ils sont, ils sont donnés, enfin ils sont livrés avec auteur, mais on considère après que ça va faire un bloc. Ou alors ils sont livrés avec auteur, mais on est dans une autre position un peu proche de Derrida, qui consiste à dire qu'on est jamais l'auteur de son texte. Ce n'est pas du tout ça qui était en jeu là. Il n'y a pas eu de remise en cause de ça, de l'idée qu'un texte était rattaché à un auteur. Donc comme y avait ce maintien de l'auteur, on était obligé de contrôler l'interprétation . [Entretien n° 14, homme, universitaire]

Les personnes qui interviennent dans les débats se présentent en fait moins comme des interlocuteurs des conférenciers que comme les auteurs de leur propre texte. Ces textes sont porteurs de forts enjeux identitaires, car les visiteurs de *text-e* appartiennent, pour nombre d'entre eux, à un milieu professionnel où *l'échange repose sociologiquement sur l'économie de l'écriture*[38]. Les entretiens se font en effet l'écho d'une véritable gestion économique de la production et de la mise en circulation des textes. Dans un contexte économique, les producteurs sont responsables du produit, de sa qualité, et même de sa maintenance. Cela représente un coût, et, en contrepartie, ils espèrent tirer un bénéfice de cet investissement par le mécanisme de l'échange. On observe que c'est bien ce qui se produit ici. Les auteurs des textes dépensent un temps précieux ; ils s'estiment personnellement responsables de la qualité du produit, et même de sa maintenance.

---

[37] « L'anglais distingue le "writer", celui qui a écrit quelque chose, et l'"author", celui dont le nom propre donne identité et autorité au texte. Si vous prenez un texte de droit ou une publicité dans le monde contemporain, quelqu'un les a écrit, mais pour autant il n'ont pas d'auteur » CHARTIER, 1997, p. 32-34.

[38] [Entretien n° 4, homme, universitaire]

> L'autre difficulté, c'était le caractère d'interminabilité, enfin l'inclôturabilité du en ligne, qui faisait qu'il y avait une réticence à intervenir, du fait que tu ne savais pas comment ensuite tu allais être pris, et donc, le coût en temps de l'intervention était beaucoup plus élevé, parce que tu pensais qu'il fallait que tu fasses une maintenance de l'intervention en restant en veille, vigilant, à l'affût de ce qui allait venir après. [Entretien n° 14, homme, universitaire]

La maintenance, en l'occurrence, consiste d'une part à répondre aux interpellations des autres participants (ce que n'ont pas fait certains conférenciers et qui leur a été vivement reproché[39]), d'autre part à *contrôler l'interprétation*. Ecrire, chacun en est conscient, c'est en effet prendre le risque de voir détourner sa pensée. Il faut donc rester *en veille*. Pour certains, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Ils jugent le bénéfice nul, ou du moins bien inférieur à celui produit par un article publié dans une revue traditionnelle, comme on l'a vu supra. Le désintérêt de quelques conférenciers pour la discussion et le silence de certains experts invités s'expliquent peut-être tout simplement ainsi. Mais pour d'autres, ce type d'échanges représente de nouveaux enjeux, très importants :

> Tu vas perdre deux heures pour un enjeu que tu ne maîtrises pas, c'est à dire pour un bénéfice symbolique a priori nul. A part que le bénéfice symbolique, il est international, directement [en prise avec] l'université internationale. Et là, il faut avoir à la fois réfléchi sur la manière dont l'écriture électronique transforme ces pratiques intellectuelles, transforme ton réseau de chercheurs pour comprendre cet enjeu là. Et quand tu as compris cet enjeu là, un : tu es capable de répondre et deux : tu as envie, tu es motivé [Entretien n° 4, homme, universitaire]

[39] *J'aurais bien aimé que les auteurs répondent plus et qu'ils descendent dans la salle pour le coup, si vraiment ils attachaient de l'importance à cette coopération. On avait l'impression qu'ils posaient leur article et : " Voilà, j'ai fini mon boulot ! Je vais au cocktail ". Il y avait un peu de ça, un peu comme quelqu'un qui descendrait de l'estrade. Justement, on aurait aimé que ce soit eux qui soient mobilisés, qu'ils soient sur le bord de la scène pour au fond gérer le débat. Et je trouve qu'ils étaient effectivement trop absents.* [Entretien n°2, femme, universitaire]

Conclusion

Au total, on observe donc une dérive du dispositif des débats en fonction de logiques propres au champ universitaire. Dans ce champ, on le sait, les productions écrites académiques, articles scientifiques, ouvrages, actes de colloque… sont au centre des relations et des échanges. Leur nombre, leur qualité, les circuits dans lesquelles elles apparaissent déterminent largement les carrières et les statuts. Ce détournement de l'espace d'écriture collective proposé dans *text-e* est donc tout à fait explicable. Il confirme, une fois de plus, que le web ne peut être traité comme un espace neutre, offrant simplement la possibilité technique de mieux communiquer. Ainsi que l'ont montré F. Ghitalla et D. Boullier dans un ouvrage récent, les usages du web passent par la construction d'un « espace organisé d'activités » et cette organisation prend appui sur des formes, des catégories et des normes qui pré-existent au web. En s'appuyant sur le concept d'« isotopie » emprunté à François Rastier[40], ces auteurs montrent que l'expérience antérieure permet aux internautes de développer des représentations du web indispensables à l'action. C'est à partir de ces représentations que naissent non seulement le désir d'engager le dialogue avec la machine, mais aussi l'aptitude à anticiper et à interpréter les événements qui se produisent au cours de l'interaction[41].

Ces phénomènes d'anticipation et d'interprétation sont effectivement repérables dans le cadre de *text-e*, aussi bien dans les pratiques d'appropriation que de production des textes mises en oeuvre par les internautes. Dans les deux cas, les visiteurs du site ont projeté des représentations issues de leur expérience antérieure, espéré des bénéfices analogues, voire supérieurs à ceux recherchés dans leurs pratiques « réelles », qu'il s'agisse de récupérer des textes inédits, ou de rejoindre une communauté d'échanges intellectuels. Alors que la manifestation recueillait globalement une appréciation très positive, on constate malgré tout que ces attentes n'ont pas toujours été comblées, tout simplement, souvent, parce que l'effort demandé s'est révélé disproportionné par rapport au gain espéré. C'est ainsi, par exemple, que la lourdeur du dispositif communicationnel, écrit et asynchrone, a découragé plus d'un interlocuteur.

---

[40] RASTIER, 1997.

[41] « On nomme ici " isotopie ", ou plutôt " présomption d'isotopie ", tous les phénomènes d'interprétation liés à l'anticipation, autrement dit ce qui consiste pour le lecteur à " s'attendre à " ». GHITALLA BOULLIER, 2003, p. 129.

Le discours d'accompagnement autour de l'Internet suggère fortement que désormais le rapport à l'écrit est démultiplié, optimisé : tous les textes seraient virtuellement accessibles, tous les lecteurs virtuellement présents. En pratique, on observe que les utilisateurs, dans le cours de l'action, se trouvent dans l'obligation de faire des choix, en tenant compte à la fois des bénéfices escomptés et des diverses contraintes auxquelles ils sont soumis. Faute de mettre en œuvre ces décisions stratégiques, on risquera la noyade sous l'avalanche des textes, on sera débordé dans la discussion, ou bien encore on consentira, bon gré, mal gré, une dépense de temps et d'énergie importante. Participer à un forum ou une manifestation du type de *text-e* représente un investissement personnel coûteux pour les internautes : le manque de temps, la difficulté à ménager un espace pour *text-e* au milieu des diverses contraintes professionnelles et personnelles ont été largement évoqués au cours des entretiens. On constate par ailleurs que l'absence de face à face a produit ses effets ordinaires, suscité des malentendus, durci les positions, et que ces phénomènes ont été amplifiés par le décalage temporel propre au mode asynchrone. En sus de l'investissement en temps, la dépense émotionnelle s'est donc avérée non négligeable. Dans ces conditions, n'est-il pas judicieux de peser les avantages et les inconvénients, de mesurer les enjeux avant de s'engager, voire de se comporter, comme le déclare un de nos interlocuteurs, en *consommateur de base* ? Quitte à conclure crûment, comme une autre personne interviewée, que *Ça n'est peut-être pas la peine !*

Nombreuses sont cependant les personnes interrogées qui déclarent avoir tiré des bénéfices du colloque, en termes d'acquisition de savoirs et de compétences, mais aussi de plaisir et de stimulation[42]. Des complicités intellectuelles se sont nouées, et se sont prolongées au-delà de la manifestation. Des partenariats de travail se sont mis en place. Voilà des profits communément attendus d'un « bon » colloque, dans sa version traditionnelle. Le transfert sur l'Internet a-t-il ou non favorisé ces acquisitions et ces échanges ? Cette forme particulière d'écriture dialogique, produite au sein d'une audience au contour incertain, s'est-elle révélée plus ou moins propice à cette dynamique ? Il est sans doute un peu tôt pour tirer des conclusions définitives, mais il semble clair en tous cas que ces transformations introduisent une *règle du jeu* nouvelle, règle du jeu qui reste encore largement à inventer.

[42] Réponses à l'enquête en ligne.

REFERENCES

CHARTIER R. (1997), *Le livre en révolutions : entretiens avec Jean Lebrun*, Textuel.

DODIER N. (1993), « Les arènes des habiletés techniques », in *Les objets dans l'action – De la maison au laboratoire, Raisons pratiques,* T. 4, p. 115-139.

FLICHY P. (1999), « Internet ou la communauté scientifique idéale », in *Réseaux*, n° 97, p. 77-115.

GHITALLA F., BOULLIER D., et al. (2003), *L'outre-lecture : manipuler, (s')approprier, interpréter le Web,* Bpi-Centre Pompidou (coll. Etudes et recherche).

GOFFMAN E. (1987), « La conférence » in *Façons de parler*, Minuit, p. 167-204

GORMAN M. (2003), « Culture matérielle du texte électronique », in *Text-e : le texte à l'heure de l'Internet*, Bpi/Centre Pompidou, p. 30.

HERT P. (1999), « Quasi oralité de l'écriture électronique et sentiment de communauté dans les débats scientifiques en ligne. », in *Réseaux*, n° 97, p. 211-259.

McCLOUD C. (2003), « Le livre immatériel », in *Text-e : le texte à l'heure de l'Internet,* Bpi/Centre Pompidou, p. 33.

MANGENOT F.(2002), « Ecriture collective par forum sur le web : un nouveau genre littéraire ? », http://www.interdisciplines.org/defispublicationweb/papers/3

MARCOCCIA M. (1998), « La normalisation des comportements communicatifs sur Internet : étude sociopragmatique de la Netiquette. » in Nicolas Guégen &Laurence Tobin (éd.) *Communication, Société et Internet*, L'Harmattan, p.15-32.

ORIGGI G. (2003), « Pour une science humaine de l'internet », http://www.interdisciplines.org/defispublicationweb/papers/1/language/fr

ORIGGI G. (2003), « Introduction [aux actes du colloque virtuel] », in *Text-e, le texte à l'heure de l'Internet*, BPI/Centre Pompidou.

RASTIER F. (1997)*, La sémantique interprétative*, PUF (Formes sémiotiques

REBOLLAR F. (2002), *Les salons littéraires sont dans l'Internet*, PUF (Ecritures électroniques).

SOUCHIER, E. (2001), Intervention dans le débat suivant la conférence de R. Chartier, vendredi 19 octobre 2001 http://www text-e.org

TAPIA C. (1980), *Colloques et sociétés : la régulation sociale*, Publications de la Sorbonne.

WAQUET F. (2003), *Parler comme un livre : l'oralité et le savoir (XVIe –XXe siècle)*, Albin Michel (L'Evolution de l'humanité).